

**Réponse à la critique de Julien Bauer.** – Le compte-rendu fort critique de Julien Bauer (de Jacques Gutwirth, *La renaissance du hassidisme*. Paris 2004. Cf. *Anthropos* 100.2005: 264–265) m’a étonné et déçu car je considère que ses petits livres, “Les juifs hassidiques” (Paris 1994) et “La nourriture cacher” (Paris 1996), auxquels d’ailleurs je me réfère à de nombreuses reprises dans mon ouvrage, sont très substantiels et intelligents.

Tout d’abord la plupart des reproches de détail de Bauer concernent des notes et non le texte lui-même. Ainsi je n’aurais pas dit que la mise en oeuvre de la prescription du *shatnès* – ne pas mélanger des matières végétales et animales, par exemple lin et laine dans un vêtement – n’est pas limitée aux hassidim. Pourtant dans ma note je déclare bien qu’il s’agit d’une prescription biblique (Lévitique 19: 19, Deutéronome 22: 9–11) ce qui sous-entend qu’elle est obligatoire pour tout juif observant. Deuxième critique discutable: j’ai affirmé, toujours en note, que *glatt cacher*, mot à mot, dans un premier sens, “cacher lisse” s’applique au type de couteau utilisé dans l’abattage rituel alors qu’il s’agirait, selon le compte-rendu de Bauer, “de l’absence totale d’aspérité dans les poumons de l’animal”. Dans son propre petit livre sur la nourriture cacher (p. 15) Bauer rappelle que le couteau de l’abatteur rituel doit “posséder une lame au fil parfait” et un peu plus loin que les poumons de l’animal doivent être “en bon état” (14–15); il ne dit pas qu’ils doivent être totalement lisses. Par contre tout spécialiste sait que la question des couteaux ultra-lisses utilisés par les hassidim fut au coeur des controverses entre ceux-ci et les orthodoxes classiques (voir Bauer lui-même p. 46).

Autre note mise en question par Bauer: j’ai affirmé que la coutume séfarade de la *mimouna*, repas après la clôture de la Pâque, fête qui oblige les juifs observants à huit jours d’interdiction absolue d’aliments avec levain, comportait en Afrique du Nord la présence amicale des voisins arabes qui concouraient au retour à une alimentation “normale” avec force baklava, couscous, etc. J’ai dit que ce commensalisme avait certainement *contribué* (je souligne ce que j’avais écrit dans mon livre) au rejet de cette coutume décrétée par les hassidim. Les raisons religieuses avancées par Bauer existent, mais il suffit de lire l’excellent article d’Albert Suissa, “Ma mimouna à moi” (dans la revue *Ariel* 1998: 105) pour comprendre combien cette coutume était ancrée dans une intense symbiose judéo-arabe; il écrit: “seul le goy, le musulman en l’occurrence, pouvait procéder à l’entrée du *hamets*, [levain], tabou de la Pâque, dans les foyers juifs”. Bauer affirme que ma supposition concernant le rejet par les Loubavitcher de “ce commensalisme avec les musulmans” relève de l’acrobatie intellectuelle. Pourtant Laurence Podselver, bonne observatrice des hassidim de Loubavitch en France, signale dans “Le mouvement Lubavitch: déracinement et réinsertion des séfarades” (*Pardès* 1986/3: 67) que le rejet par Loubavitch de cette coutume, au nom d’un manquement aux lois de la Pâque, veut aussi signifier que le renoncement à cette coutume est lié à la survie même du groupe. Il y a donc bien une raison sociologique

à ce rejet ... Mon analyse n’est donc nullement saugrenue.

J’ajouterai encore un commentaire sur une autre critique, à mon avis accessoire: j’ai négligé de mentionner l’existence d’écoles orthodoxes non hassidiques présentes à Paris avant celles de Loubavitch. Je donne volontiers acte à Bauer de ce correctif, mais de là à me taxer de “révisionnisme”, terme qui en histoire concerne habituellement des phénomènes autrement importants (notamment négation du génocide nazi), il y a tout de même une exagération assez étonnante.

Mais venons en à une critique plus fondamentale; je présenterais certes un nombre considérable de données, mais sans “... que le lecteur ne sache quelle est leur utilité, d’autant plus que les comparaisons sont impossibles en raison de leur aspect fragmentaire”. Bauer semble ignorer ce que représente une démarche d’ethnologue. Celui-ci tente de décrire et si possible d’analyser les groupes qu’il décrit. C’est ce que j’ai fait et, grâce à mes chapitres monographiques pour les lieux majeurs d’implantation hassidique, le lecteur peut se faire une idée de la diversité du mouvement. Pour présenter des groupes de type varié, avec à une extrémité le groupe le plus replié sur lui-même – l’ensemble de Méa Shearim à Jérusalem – et à l’autre extrême les Loubavitcher modernistes de Crown Heights à Brooklyn, je me suis servi des matériaux, les miens et ceux venant d’autres sources, ce qui m’a permis de montrer leurs divers modes d’existence et de fonctionnement. Que ces descriptions présentent des lacunes, j’en suis bien d’accord, mais comment faire autrement faute de certaines données? Devais-je attendre qu’une nuée de thésards (financés par qui?) abordent chacun les divers groupes et fournissent les éléments que je puisse alors homogénéiser? C’était renoncer à toute présentation de l’ensemble hassidique; or je pense que celle-ci, à la fois modulée et globale, fait oeuvre utile et comme le reconnaît Bauer dans son compte-rendu donne “... une idée de ce qu’est la vie hassidique aujourd’hui”. N’est-ce pas là l’objectif d’un travail d’ethnologue ou d’anthropologue social et culturel? Par ailleurs, chacune de mes descriptions du hassidisme à Anvers, New York, Jérusalem, Bné Brak ou Paris, comporte des analyses et des comparaisons entre les divers groupes et situation. Enfin, je reprends celles-ci et les étend sur divers sujets supplémentaires (dont la question du renouveau spirituel chez les hassidim) dans un chapitre final, “vision d’ensemble”, chapitre qui fait donc le point sur le mouvement et le met en contexte historique et sociologique. Là encore Bauer me reproche de n’aborder qu’en quelques pages les raisons de la renaissance hassidique (pp. 191–215). Un chapitre de 25 pages de synthèse pour un texte de 218 pages (plus les notes, etc.) me paraît tout de même une proportion plus que respectable.

Reste une autre critique majeure, celle qui concerne l’attitude des hassidim envers le sionisme et l’Etat d’Israël. J’aurais fait la part belle à l’opposition au sionisme d’un seul groupe, Satmar. Or, le hassidisme de Satmar est l’un des plus nombreux du mouvement hassidique – plusieurs dizaines de milliers d’adeptes –